

Préface

Lorsque le chemin de Roger Barbet a croisé le mien il y a quelques mois, nous nous sommes vite aperçus que nous avions partagé bien des choses auparavant. Je ne pense pas que Roger me démentira si je dis que, de toute évidence, nous nous connaissons en fait depuis très longtemps sous une forme ou une autre. Certaines rencontres sont des découvertes. D'autres, plus rares et plus précieuses, ont tout de retrouvailles. On les appelle parfois coups de foudre lorsqu'un couple se forme – et j'ai le bonheur de vivre un coup de foudre permanent avec la personne que j'aime.

Les mots sont moins imagés lorsqu'il s'agit d'amitié. Avec Roger, nous nous considérons, à bien des niveaux, comme des frère et sœur d'âme. Nous aimons l'amour, la vie, la lumière, toutes ces formes de beauté qui prennent un sens supplémentaire dès lors qu'on les utilise avec une majuscule.

Nos vies ont suivi des chemins différents mais étrangement parallèles. De multiples échos de l'une résonnent dans l'autre, à tel point que lorsque nous avons lu nos livres respectifs, nous y avons plus d'une fois reconnu des éléments de nos propres vies.

Nos mondes imaginaires sont encore plus entremêlés de références communes, d'évènements qui se répondent, de coïncidences qui n'en sont pas. Nous partageons la sensation d'en être non les créateurs mais de simples explorateurs, regardant, par les yeux de nos âmes, se dé-

rouler des évènements intemporels qu'il n'y a plus qu'à relater sur le papier

Aujourd'hui, le mot que j'utilise le plus volontiers est celui de passeur. Nous voyons des choses que nous nous contentons de faire passer. Ce « nous » englobe un nombre croissant de personnes, il ne se réduit pas à Roger et moi, bien sûr. Nous n'avons certainement pas cette prétention – et d'ailleurs nous n'en avons aucune en la matière. Il ne s'agit que d'une constatation, pas d'un titre de gloire, d'autant qu'il nous attire généralement plus d'ennuis que de sympathie. Comme l'a fort justement dit la personne qui habite mon cœur, il est étonnant de voir à quel point l'idée que beaucoup de choses spirituelles nous échappent puisse déranger. Fort heureusement, pour paraphraser Talleyrand, tout ce qui est excessif est insignifiant.

Il ne faudrait pas croire de tout ce que je viens de dire que Roger et moi soyons identiques en tout point, loin s'en faut. Comme tous les êtres humains, même les plus proches, nous avons un vécu différent et, parfois, des perceptions différentes aussi. Heureusement ! C'est de la diversité que vient la richesse, pour peu que le respect et l'écoute de l'autre priment.

Quel plus bel endroit au monde que La Réunion pour illustrer cette vérité. Roger sait la décrire et la chérir au travers de chacun de ses poèmes. Ses vers sont habités de l'amour profond qu'il ressent pour cette île et ses habitants, dont il a le bonheur de faire partie. Ses mots nous entraînent dans mille voyages où le moindre évènement du quotidien est révélé dans toute sa splendeur.

Saint-Exupéry disait « on ne voit bien qu'avec le cœur ». Roger a le sien grand ouvert et il sait ouvrir le nôtre. Oui, la beauté est partout où on sait la voir.

Nulle surprise, en fin de compte, que nous soyons si proches.

Les âmes se rassemblent.

« Tout est dans l'ordre. »

Anna Galore

Anna Galore est née en 1962 à Cilaos (La Réunion), d'un père italien et d'une mère française. Son père l'a initiée très jeune à la plongée sous-marine, qu'elle pratique toujours régulièrement. Sa famille et elle déménagent à Toulouse lorsqu'elle a 12 ans. Elle y fait le reste de ses études et y croise la route de lamas tibétains, une rencontre déterminante dans sa vie. Pianiste confirmée, elle s'est produite pendant une quinzaine d'années dans divers groupes amateurs du sud de la France. Elle est passionnée de voyages, de cinéma, de photo, de musique et de littérature contemporaine. Elle vit actuellement près de Marseille.

Romans gratuits sur www.anna-galore.com : Les trois perles de Domérat, Là où tu es, Le miroir noir, La crypte au palimpseste, Le drap de soie du temps

La Réunion

Dans un grondement sourd, trop longtemps contenu,
Tu as poussé la mer, fumante sous tes assauts
Bouillonnante de rage, impuissante et vaincue
Devant l'ardeur sauvage qui t'a sortie des eaux.

Placée à cet endroit selon ta volonté,
Dominant l'océan honteux et humilié
Tu as vomi ta pierre encore liquéfiée
Jusqu'à ce que ta taille en soit délimitée.

Plantée là, seule, fière et dominatrice
Comme un sein de femme au mamelon dressé
Tu règues sans partage sur les flots apaisés
Repoussant à tes pieds l'eau tiède de ta matrice.

Et pourtant quelquefois, à jamais détrônée,
L'onde, profitant de ton calme, soudain s'enfle et se rue,
Par sa force t'arrache un pan de terre nue
Pour tenter de reprendre l'espace dérobé.

Orgueilleuse et suprême, ton ventre s'ouvre à nouveau
Et dans un grand sursaut sorti de tes entrailles
Tu reprends bruyamment au grand maître des eaux
Plus que t'avait ravi cette piètre canaille.

Qui pourrait t'en vouloir d'avoir ainsi créé
Par la force rageuse de toute ta volonté
Ce paradis terrestre, bercé par l'alizé,
Où chacun voudrait vivre pour toute éternité.

Jamais

Quand on dit jamais on comprend : pas encore
Où ferme-t-on la porte à ce que l'on refuse ?
Ce mot tant prononcé couvre parfois la ruse
D'un mensonge chargé de masquer notre tort :

Jamais en février fleurissent les fruitiers,
Jamais toi tant aimée ne pourrais t'oublier,
Jamais ces mots cruels ne les ai prononcés,
Jamais notre amitié un jour pourra cesser.

Et pourtant tout arrive, se brise, se transforme,
Ce que l'on a vécu soudain change de forme,
On reste tout étonné de ces bouleversements
Mon Dieu ce qu'on est bête quand on a dix-huit ans

Cet immense alambic rempli de nos pensées
Sous lequel la vie allume son brasier
Jamais, vous le conseille d'éteindre n'essayez
Car le nectar divin ne pourrez distiller.

A l'âge de sagesse, si vous avez laissé
Le grand feu de la vie doucement consumer
Toutes les expériences qui se sont présentées,
Goutte après goutte votre corps en sera imprégné

Et vous pourrez alors, revenant en arrière
admirer les oranges mûrir en février,
A nouveau vous réjouir des amours oubliés
Vous repentir peut-être d'avoir de mots blessé
cet ami qui un jour franchit votre barrière.

Prenant alors conscience du poids de ces instants
Surgit alors en vous une pensée tenace
Qui a toujours au coeur laissé comme une trace :
Jamais je n'ai pu dire « je t'aime » à mes parents.

Ombre et lumière

Calmement et sans crainte la lumière apparaît,
Elle louvoie et entoure les grands cryptomerias
Les nettoie et disperse leur fin manteau de brume
Comme d'un souffle on assèche les pleurs d'un enfant.
Elle repousse l'ombre qui ouvre sa tenaille
Se battant sans espoir pour conserver son bien
Emprise à chaque instant encore plus illusoire
Car la lumière avance et trace son chemin.
L'ombre alors se replie, à l'arrière des rochers,
Dans le creux des ravines
Là où l'herbe décline.
Tout en connaissant bien sa fin inexorable
La noirceur s'accroche à tout ce qui la tient :
Un pan de mur ici, un morceau de forêt,
Un repli de chemin, puis enfin lâche tout, consciente de sa fin
La lumière tout entière éclaire alors l'espace
Plus rien dans le décor ne peut dissimuler
Sa force qui rayonne et toute sa beauté
Illuminant la vie désormais exaltée.
Toute ombre, toute noirceur ne peuvent prendre une place
Qu'avec la lumière qui les a dévoilés,
Comme chaque chose, chaque idée, qui ne doivent d'exister
Que par leur contraire,
Leur adversité.
Il en est donc ainsi de toute action mauvaise
Qui ne doit la valeur dont on l'a qualifié
Que par rapport au bien, puisque ainsi dénommé.
Mais si par hypothèse le mal n'existerait
Le bien n'aurait jamais pu seul s'étalonner.
La lumière est dans l'ombre,
L'ombre dans la lumière,
Inséparables afin de pouvoir entre-eux se révéler,
Comme le bien et le mal étroitement mêlés
Dont seule l'absence de l'un fait apparaître l'autre.

Texto

Pas de nouveau message !

Cette phrase laconique assombrit mon humeur
pourquoi ces quelques mots me touchent-ils le coeur,
Serai-je devenu l'esclave de ma peur
De voir un jour tarir cette source de bonheur.

Quand je pense à toi ma divine compagne
et que je me bâtis des châteaux en Espagne
Je sens à travers moi ton aura qui me gagne
Et nous vois rire ensemble comme après le Champagne.

Rencontre

Sur les chemins de ton coeur
Je marche avec douceur
En attendant l'heure
Qu'il s'ouvre comme une fleur

A mon subtil message
qui, comme il est d'usage,
Se regarde telle l'image
Que renvoie ton visage

Il était bien possible
qu'en toute sérénité
Nos âmes égarées
Cherchent à se rencontrer.

Et maintenant que cela est
Point n'est utile de rechercher
La voie de la félicité
Puisqu'elle est toujours là, quel qu'en soit le sujet

La belle cafrine

Sous ses cheveux rebelles par un noeud obligés
De rester en arrière, le front haut se dégage,
Lisse, au-dessus des sourcils épilés
Qu'un trait de noir souligne encore davantage

Ses yeux sombres au regard lointain
Traversent en un instant les objets et les êtres
Par hasard disposés le long de son chemin
Et qu'elle ne souhaite pas vouloir reconnaître.

Son nez discret, à peine élargi,
Forme avec sa bouche aux lèvres épanouies
Un ensemble harmonieux au charme un peu étrange
Sans heurt ni défaut, sans que rien ne dérange.

Ses traits ainsi sculptés par des enlacements
D'amours informatés, dont il semble
Que nature ait choisi simplement
D'en garder le meilleur au fil des années,
Portent en eux le message de la chose achevée.

Mais ce qui émerveille, plus encore que l'aspect
De son visage bronzé luisant sous le soleil,
C'est le plaisir suprême, vécu avec respect,
De pouvoir contempler sa marche sans pareille :

Son allure de reine, aérienne et lascive
Gardienne d'un héritage dont on ne sait l'issue,
La transporte, gazelle aux formes suggestives,
Ici où là, partout, sans jamais qu'elle ne mue.